RACE ET CULTURE

RACE & CULTURE
Gillette 16 — Nando the Scribe
gillettenarrative.com

J’ai vécu autrefois six mois dans un appartement de Lisbonne avec des gens de nationalités diverses, et aujourd’hui, à une date censée rappeler l’un des chapitres les plus funestes de l’humanité — le phénomène du racisme —, je veux raconter une histoire personnelle qui m’a changé.

Je suis arrivé dans cet appartement, à l’extrême périphérie de Lisbonne, l’un des quartiers les plus pauvres et les plus délabrés, majoritairement lusophone, avec des gens venus du Brésil, d’Angola, de São Tomé, de Mogadiscio, de Madagascar, et quelques-uns du Portugal même.

La langue ne m’était pas familière, mais dans certains argots elle rappelait des formes dialectales de ma propre ville — et la mémoire historique que les Portugais avaient jadis colonisé chez moi n’était pas seulement probable, elle était certaine.

Une expression qui m’a toujours fait sourire, c’est quand ils disaient, en portugais, FOCU MEU — ce qui, en dialecte calabrais, a le même sens.

Je faisais attention à tout. Alfonso, Osvaldo, Paolo, Roberto, Antonio, Ramon m’attendaient chaque soir pour le dîner. J’étais le plus âgé, et ils voulaient mes histoires.

Une histoire est restée dans les annales : celle de la bruschetta, de la bussetta et du busadero — trois mots, trois choses complètement différentes — et je jouais avec, en tissant mes récits, en faisant semblant de ne pas comprendre, en créant exprès des chevauchements et des malentendus, et tout le monde finissait par hurler de rire.

Ils me faisaient raconter les histoires en portugais, et à la fin de chacune je lâchais un « vaffanculo » en italien comme une sorte de décharge libératrice, et tout le monde souriait.

Personne n’a jamais remarqué la couleur de ma peau. J’étais le seul homme blanc parmi tant d’autres couleurs, mais le soir, réunis, nous étions un arc-en-ciel de bonheur et de sourires.

Ils faisaient même en sorte que j’aie de quoi manger quand je n’avais pas d’argent pour l’acheter moi-même, et ils le faisaient avec dignité et élégance, tout en me disant que j’étais un professeur de communication, un coquin avec les femmes, et quelqu’un qui avait fait de son esprit un trésor à donner, jamais à exploiter.

Alors, à qui me lit : voilà à quoi ressemble un monde en mouvement — et quand on s’y attend le moins, l’aide la plus impensable arrive, comme seuls les Portugais savent la donner.

Adieu les amis,

Ferdinando

Ferdinando Frega — Nando the Scribe | © 2026 Gillettenarrative.com. Tous droits réservés.